

PENSÉE  
DE MALEK  
BENNABI

## 29) Economie

**P**eut-on présenter les vues économiques exposées par Bennabi dans son œuvre comme étant constitutives d'une théorie économique ? Bennabi n'était pas plus économiste qu'il n'était psychologue, historien, sociologue, philosophe ou géopoliticien. Il était tout cela à la fois, comme sont obligés de l'être ceux à qui l'on reconnaît la qualité de penseur. Nous sommes en présence d'une pensée globale : sociologique, psychologique, politique, économique... La somme de tous ces segments donne la philosophie de l'histoire bennabienne. Il n'a pas pensé l'économie comme science, mais l'économie comme facteur vital dans la promotion d'une civilisation. Ayant eu à s'occuper de la vie des sociétés, il ne pouvait en occulter les aspects économiques qui y jouent un rôle essentiel. Si une théorie peut être définie comme un modèle explicatif, on est alors

**Il y reviendra après l'indépendance de l'Algérie en appelant à une coopération entre les pays maghrébins en matière de reboisement et suggère de «faire communiquer certaines dépressions du Sud algérien avec la Méditerranée à travers les chotts d'El-Djerid», et donne en exemple le désert de Kara Korum au sud de l'URSS, «transformé en jardin».**

fondé à parler chez lui d'une doctrine du développement.

La pensée de Bennabi est indissociable de sa vie. La préoccupation économique s'est imposée à lui comme condition essentielle dans un processus de renaissance. Très jeune, il s'intéresse au statut des terres dans le Sud-Ouest algérien puisque c'est l'objet de la visite qu'il rend à Ben Badis en 1928. Quelques mois plus tard, il se lance à Tébessa dans l'aventure entrepreneuriale que la crise de 1929 vient, hélas, stopper. Il se rend alors en France pour des études supérieures. Celles-ci achevées, il rentre à Tébessa où il contribue aux activités sociales et politiques de la ville. C'est ainsi qu'en 1937 il donne une conférence sur la désertification, phénomène qui l'avait frappé alors qu'enfant il effectuait des va-et-vient entre Constantine et Tébessa.

Par cette conférence, il veut amener les agriculteurs de la région à adapter des cultures plus rentables que l'emblavement et leur propose des alternatives comme la culture du «cactus-berberus» connu sous le nom algérien de «hendi» : «Cette plante est, en effet, nourricière durant trois ou quatre mois de l'année. Et elle nourrirait non seulement les gens, mais également les bêtes auxquelles elle fournirait un très bon tourteau. Comme par ailleurs le cycle de la plante est rapide, on peut mettre au bout de quatre années d'efforts une notable ressource alimentaire à la disposition d'une population constamment menacée par la famine.»

Il apprend à un auditoire éberlué que cette culture pouvait donner lieu à des exploitations industrielles en distillant le «hendi» pour obtenir de l'alcool éthylique «qu'on pourrait soit exporter comme tel soit transformer sur place en éther sulfurique». Il affirme devant ses auditeurs médusés que lui-même a tenté l'expérience. Il suggère qu'on acclimater en même temps que cette culture vivrière et industrielle celle de la cochenille, un insecte qui vit sur le «cactus berberus» : «La récolte de cet insecte est très rémunératrice, car elle fournit le carmin, un colorant précieux qui vaut quelques dizaines de milliers de francs le kilogramme.»

Il propose encore une autre possibilité : l'aloès qui donnerait une précieuse matière, la filasse, «dont le rendement à l'hectare serait certainement plus rentable que celui du blé». Mais, se rappellera-t-il plus tard, «je n'avais que ma conviction pour convaincre mes auditeurs... On leur parlait de droits, je leur parlais de devoirs ; on leur parlait d'élections, je leur parlais de travail». En 1938, il est à Marseille où il enseigne des ouvriers algériens. Un jour-

nal local lance une campagne contre une hausse des prix des artichauts importés d'Algérie. Le journal voulait convaincre les Français que cette hausse était due aux dockers algériens et à leur mauvais rendement qui grevait les prix de revient. Bennabi rédige une mise au point qu'il envoie au journal, lequel, bien sûr, ne la publie pas. Cette anecdote est rapportée dans un article de 1953 où il critique le monopole institué sur le transport maritime par les colons d'Algérie : «On pouvait noter au cours de la même année (1938) un autre indice du poids que le monopole du pavillon fait peser sur la vie algérienne d'une façon négative. La boucherie chevaline avait commencé à l'époque à se ravitailler en Algérie. Il pouvait, il devait en résulter une stimulation pour une production algérienne — l'élevage des équidés — au profit de nos éleveurs et, d'un autre côté, une régulation des prix sur

le marché métropolitain au profit du consommateur français. Or, ce double effet fut en quelque sorte absorbé par le monopole du pavillon. Il y eut automatiquement un rajustement des tarifs de transport qui absorba mathématiquement la marge entre les cours des deux côtés de la Méditerranée. Cette fois-ci, on n'aurait pas osé accuser le docker algérien pour le cours du «beefsteak», parce que l'embarquement des bêtes n'exige pour ainsi dire aucune manutention.»<sup>(1)</sup>

Lorsque paraît en 1949 *Les conditions de la renaissance*, il était prévisible qu'il consacrerait à la question du sol une large place : «Dans un pays, le sol est au niveau de l'habitant : quand celui-ci est décadent, celui-là l'est aussi. Le sol algérien est décadent de notre décadence. Le désert monte, un lincoln de sable s'étend maintenant là où il y avait des terres fertiles et des troupeaux abondants.

Le sable était au-delà de Tébessa. Aujourd'hui il est bien en-deçà, d'une cinquantaine de kilomètres. Dans de telles conditions, d'ici un siècle ou deux, Alger pourrait être une oasis entourée de quelques palmiers... Cela tient essentiellement au déboisement massif qu'on a opéré durant les dernières décennies. La disparition de la forêt en Afrique du Nord est une vieille histoire qui a commencé avec les Romains.

En particulier depuis la Kahina qui transforma tout le sud du pays en terre brûlée... Le problème est météorologique. Il n'y a plus de pluie et la sécheresse calcine le sable. De ce double effet naît le désert dans toute sa désolation. Evidemment, le problème n'a qu'une solution : l'arbre. Il aurait pu en avoir deux si les pays civilisés n'utilisaient pas la science à semer des ruines mais à créer du bien-être ; en effet, il y aurait eu une solution purement scientifique correspondant à la conquête de l'énergie intra-atomique. Il s'agirait d'utiliser les 24.103 milliards de calories que contient chaque gramme de matière, non pas à la volatilisation de villes entières mais à l'évaporation artificielle de l'eau de mer. La technique actuelle pourrait résoudre ce problème, comme celui d'amener et de condenser les nuages artificiels au point voulu en se servant de la force éolienne et d'un procédé chimique. Mais nous n'en sommes pas là : on applique la désintégration de l'atome à l'art de la mort et non à l'art de la vie. Il demeure donc un seul procédé, l'arbre. Mais là, il faut vaincre notre psychologie. Peut-on concevoir en Algérie qu'il est nécessaire de planter des centaines de milliers d'arbres ?» *La République algérienne* reprendra la substance de ce chapitre sous le titre «L'Algérie devant la

menace du désert». <sup>(2)</sup> Bennabi reviendra deux ans plus tard sur le sujet dans un article intitulé «Le problème du sol algérien» <sup>(3)</sup> où il écrit : «Il faudrait une meilleure adaptation des cultures à la nature du sol... Toutes les générations de cultivateurs ont semé jusqu'ici du blé et de l'orge. Mais ces cultures deviennent de moins en moins rentables ou, plus exactement, de plus en plus ruineuses. Le sol et le climat dans tout le sud constantinois, en particulier à Tébessa, ne peuvent plus, ne veulent plus produire du blé et de l'orge...» <sup>(4)</sup> Un an plus tard, il prend part à un débat qui lui donne l'occasion de réitérer ses positions<sup>(5)</sup>.

Il l'abordera une autre fois dans un article («Pour une véritable régénération du sol algérien»<sup>(6)</sup>) où il critique l'inaction des services coloniaux. Il y reviendra après l'indépendance de l'Algérie en appelant à une coopération entre les pays maghrébins en matière de reboisement et suggère de «faire communiquer certaines dépressions du sud algérien avec la Méditerranée à travers les chotts d'El-Djerid», et donne en exemple le désert de Kara Korum au sud de l'URSS, «transformé en jardin»<sup>(7)</sup>. Dans son dernier livre, *Le musulman dans le monde de l'économie*, il réitère le conseil qu'il avait donné dans *L'afro-asiatisme* de s'intéresser aux idées d'un agronome russe, Terence Maltsev, sur l'exploitation des terres arides ou semi-arides, «caractère qui correspond à d'importantes surfaces de l'aire musulmane et en tout cas à la nature du sol nord-africain». Les craintes et les prédictions de Bennabi se sont largement confirmées. Aujourd'hui, la surface agricole utile en Algérie est de 8,5 millions d'hectares sur les 238 millions que totalise son territoire.

Si, en 1962, cette SAU était de 0,87 hectare par habitant, elle n'est plus que de 0,25 hectare en 2000, et sera de 0,15 en 2020 selon les prévisions des experts.

Quant au taux de boisement de l'Algérie, il n'est plus que de 1,5%. A titre de comparaison, la France dont le territoire métropolitain (550 000 km<sup>2</sup>) est 4,5 fois plus petit que celui de notre pays (2, 3 millions de km<sup>2</sup>) possède une SAU de 29 millions d'hectares, soit 54% de son territoire.

Bennabi s'est intéressé, après l'homme et le sol, au troisième terme de son triptyque civilisationnel, le Temps, en quoi il voit une valeur civilisationnelle et sociale. Il écrit dans les «CR» : «Le temps est un vieux fleuve qui traverse le monde. Il passe à travers les cités, alimentant leur labeur de son énergie éternelle ou berçant leur sommeil de la complainte des heures qui passent inutiles.

**Ce n'est qu'après avoir constaté l'échec de cette approche mécaniste que des intellectuels et des économistes s'avisent de s'intéresser au rôle de la culture et de la psychologie dans la problématique du développement. Bennabi a été l'un des premiers à le faire.**

Il baigne également l'aire de chaque peuple et de chaque être du flot ininterrompu de ses vingt-quatre heures quotidiennes. Mais dans une aire il devient de la «monnaie», et dans une autre du «néant». Il passe et se jette dans l'histoire avec la valeur que lui donne le labeur accompli... On a bien en Algérie le sens de quelque chose qui s'appelle la durée qui se jette dans le néant. Mais on n'a pas encore la notion du temps qui se jette dans l'histoire... C'est le sens du rendement et de l'efficacité, c'est-à-dire le sens de la vie actuelle, qui nous fait terriblement défaut.»

Malgré la présence du colonialisme, il cherche le moyen d'amener les moyens économiques de la société algérienne à une meilleure utilisation et pose le problème de l'orientation du capital : «La fortune, c'est l'avoir de quelqu'un. Il lui manque les qualités dynamiques du capital... Le capital est un avoir essentiellement mobile, expansif, en ce sens qu'il se développe hors du champ d'une

Par Nour-Eddine Boukrouh  
noureddineboukrouh@yahoo.fr



personne et au-delà de la mesure de ses besoins... Le problème qui se pose en Algérie n'est pas un problème de quantité d'argent, mais de mouvement d'argent... Il ne s'agit pas de l'orientation des «grosses fortunes», mais de toutes les disponibilités de la population dont il s'agit de transformer le caractère social par leur investissement dans des affaires susceptibles d'exciter le mouvement de l'argent et de créer du travail. On peut d'ailleurs, riche de l'expérience européenne, éviter les abus du capitalisme et ses funestes conséquences, en consacrant de prime abord le caractère démocratique de l'avoir algérien...»

Pour Bennabi, les phénomènes de civilisation sont de nature énergétique et l'histoire n'est que la réalisation d'états psychologiques. Il écrit dans «VI» : «Au stade de la vie végétative, l'homme s'adapte par un moindre effort. Pour réagir contre le froid, il garde ses calories, en dépense le moins possible, fait par conséquent un minimum de mouvement, se blottit et se recroqueville. Pour réagir contre la faim, il tend la main à ce que produit spontanément la nature : il mange par exemple des racines. A ce stade de l'évolution, on s'adapte par une sorte de sous-effort. Au stade de la vie active, par contre, l'homme s'adapte par un sur-effort. Il s'organise.

Contre le froid, il crée tout un système de chauffage, et quand il ne peut en disposer en certaines circonstances de sa vie, il réagit d'une manière différente, en dépensant des calories, en exécutant des mouvements. Pour se nourrir, il conditionne techniquement le sol auquel l'homme de la vie végétative demandait inconditionnellement sa nourriture. Or, c'est le passage de la vie végétative à la vie

active qui marque le début d'une civilisation ou d'une renaissance.»

Il explique le sous-développement par l'énergétique : «En physique, une sous-tension ne peut produire l'éclairage : parfois même, elle entraîne l'extinction de la lampe. Donc, un certain voltage doit être atteint pour l'obtention de certains effets.»

Un fait social, pour agir sur l'individu, doit d'abord être transposé en fait psychique. Rejoignant en cela Spengler pour qui «chaque vie économique est l'expression d'une vie psychique», il pense que l'économie est d'abord une psychologie car à l'échelle d'une nation, les idées pèsent plus lourd sur l'économie que les facteurs matériels ou financiers et note dans le «PISM» : «Ce sont des modifications d'ordre psychologique qui amènent à la surface de la vie sociale des modifications économiques et politiques. Le psychologique précède et conditionne le social.»